



*Traduit du serbe
par Maria Béjanovska*

Dragan Velikić

Bonavia

Agullo

*Une fois déplacés,
ces gens ne se sont plus jamais installés.
Le voyage est devenu leur adresse permanente.*

*Jednom pomereni,
ti ljudi se više nisu skrasili.
Putovanje je postalo njihova stalna adresa.*



Bonavia

Financé par l'Union européenne.
Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

La publication de ce livre a reçu le soutien financier du ministère de la Culture et des Médias de la République de Serbie.



République de Serbie
Ministère de la Culture et de la Communication

*

Ouvrage publié sous le titre original de :
Bonavia

© Dragan Velikić, 2012

© Agullo Éditions, 2023, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : Cyril Favory
Image de couverture : ...

Dragan Velikić

Bonavia

Traduit du serbe par
Maria Béjanovska

Agullo



à Sanja



1.

Retour sur le lieu du crime, se dit-il. Si les pensées étaient visibles, ce serait un véritable enfer!

Elle est assise à côté de lui. Songeuse et absente.

Le taxi tourne dans la rue pentue Miko, en direction de la forteresse. Le tout jeune feuillage des arbres a gardé la fraîcheur matinale en dépit du soleil inhabituellement chaud pour un mois d'avril.

— Autrefois, ici a vécu Sándor Márai. Il a aussitôt regretté ses mots. Son regard l'a foudroyé.

— Qu'est-ce que ça peut me faire! Sándor Márai? C'est qui?

— Un écrivain hongrois...

— Je le croyais japonais.

— Tu as vraiment de l'humour! Je t'ai donné son *Journal*, il y a deux ans... non, plus de trois ans...

— Je me souviens. Quel ennui! Comme tu aimes. Filer, chaque premier du mois, dans un nouvel abri. Ne rien construire soi-même. Ça, c'est toi!

— N'exagère pas, réplique-t-il machinalement tout en pensant qu'elle n'exagérerait pas.

Le taxi traverse le passage à niveau, tourne à droite puis à gauche. Une rangée de maisons basses aux façades bien entretenues avec des pélargoniums aux fenêtres. Défilent les restaurants, les cafés, les boutiques de souvenirs. À travers les portails, on aperçoit les cours intérieures. Marko

est assis à côté du chauffeur. Son regard avale chaque détail. Marija discerne son émotion. Il est comme ça dès qu'ils arrivent quelque part. Elle connaît même sa pensée à cet instant : comme ce serait agréable de se cacher dans ce rêve. Emmitoufflé dans un mélange de sortilèges et de banalités. Que cela dure, mais sans début et sans fin.

Au moment d'arriver sur la place, la vue féerique de la petite ville endormie disparaît. Le taxi fait le tour du rond-point et s'arrête devant un bâtiment imposant. Un peu plus loin, la cathédrale et, juste devant, dans une lumière blanche, s'étire Pest.

— Autrefois le ministère des Finances...

Il n'a pas pu s'empêcher de se faire valoir avec ce détail, mais d'une voix douce. Elle sourit. Il sait qu'elle lui a pardonné, émerveillée par ce moment si longtemps attendu. Elle parcourt la place des yeux. Il note le plaisir sur son visage. Il retrouve la Marija d'il y a six ans, celle qu'il a rencontrée dans la file d'attente devant le consulat hongrois à Belgrade. Accompagnant son regard vers la rue de l'autre côté de la place, il se retient de lui dire : *Là-bas, au fond se trouve le café Miró. Tu t'en souviens ?*

Et comment ne pas s'en souvenir ? Cet après-midi étouffant de septembre ils s'étaient retrouvés place Vörösmarty, au café Gerbeaud. Elle venait d'accompagner à l'aéroport une amie partie en Amérique, elle était retournée à l'hôtel et s'était effondrée dans un fauteuil. Toute sa vie s'était alors figée dans une boule qui pesait et grossissait dans son estomac. Elle voulait pleurer mais n'y arrivait pas. Une chambre étouffante et bon marché près de la gare Keleti où elle était arrivée trois jours auparavant. Lui, il aurait retenu non seulement le nom de l'hôtel, le nom et le numéro de la rue, mais aussi le visage du réceptionniste, les horaires du petit déjeuner, le

petit banc dans l'ascenseur, la couleur de la serviette de toilette, les vitrines des magasins alentour, le tableau de la station de tramway avec les horaires. Il aurait su l'heure du dernier tramway. Il lui aurait annoncé ce détail avec un sourire vainqueur, un sourire disant que rien ne peut le surprendre, qu'il contrôle chacun de ses pas, qu'il se protège de toute incertitude guettant les gens inattentifs et non préparés. C'est dans la rue qu'il se sent le plus protégé, au milieu du réseau des tramways, de la folie du trafic et des décisions brusques de prendre justement ce chemin, de boire une bière dans tel restaurant où quelqu'un, qui ne représente rien pour elle, venait autrefois. Quel type incroyable! Si différent de ceux avec lesquels elle avait gaspillé sa jeunesse, sans rien demander en retour, comme on le fait quand on est jeune, mais que lui, c'est vrai, n'a jamais connus. D'ailleurs, le problème n'est pas là, mais dans la fierté affichée et le plaisir, le bonheur presque stupide avec lequel il traverse l'espace qui devrait être la vie même. Elle se doutait de cela depuis le premier jour, mais elle est restée avec lui pendant des années en espérant que leur relation survivrait aux défis, parfois difficilement prévisibles.

Le ministère des Finances, répète-t-elle pour elle-même pendant qu'elle l'observe en train de régler le taxi et de sortir rapidement les bagages du coffre de la voiture. Il a toujours l'air d'être en retard, le front couvert de sueur. Elle est persuadée qu'il se souviendra aussi de ce moment-là. Il lui rappellera ce gros bonhomme à la chemise déboutonnée. Oh oui, la scène s'est déjà nichée dans une fissure du lendemain. Il a toujours fait cela, s'occuper avec obsession de stupidités vouées à l'oubli immédiat. Il ne faisait pas que les mémoriser, mais leur prodiguait

un soin attentif, les arrosant telle une plante rare. Il avait tissé un filet de stupidités et de banalités, où il s’emmêlait tandis qu’il devenait, avec les années, de plus en plus épais et infranchissable. Jardinier des possibilités manquées.

Dans le hall impérial en pierre il ne peut s’empêcher de remarquer que le tapis rouge manque sur le large escalier ovale de l’hôtel Kulturinnov.

— Il est peut-être au nettoyage ? dit Marija.

— Je ne crois pas. On ne porte pas au nettoyage un rouleau de vingt mètres...

Elle s’arrête brusquement. Lui aussi, la valise dans une main et son sac à elle dans l’autre.

— Marko, on ne va tout de même pas chercher maintenant où est passé le tapis ? Tu ne vois donc pas cette beauté, dit-elle en levant la main vers les grandes fenêtres de l’époque de la Sécession qui donnent sur le jardin entouré de murs. Je me demande parfois si quelque chose pourrait t’émouvoir.

— Le problème est ailleurs, ma chérie. Il y a trop de choses qui m’émouvent et je me sens complètement troublé par ces petites émotions, essaye-t-il de plaisanter.

— Tu es exclusivement ému par des absurdités.

Elle soupire faiblement et emprunte l’escalier pour accéder à l’entrée de l’hôtel au premier étage. Dans un long couloir, deux employées en uniforme les attendent à la réception qui doit dater de l’époque où un étage de ce bâtiment avait été transformé en hôtel, probablement dans les années soixante du siècle dernier. Sa constatation s’appuie sur le style du mobilier, l’entretien soigneux de la vétusté, conservée par un ménage régulier. Cette remarque, elle l’énonce pour elle-même avec la voix de Marko. Et bien loin d’être contrariée chaque fois qu’elle découvre en elle une phrase provenant de son répertoire

à lui, elle se sent envahie par une tendresse inattendue. Elle se demandait parfois si cela ne signifiait pas qu'elle acceptait la situation actuelle. Un renoncement? Bien sûr que non. Il continuait à toucher chaque corde de son être. Ce sentiment d'accomplissement qu'elle éprouvait grâce à lui, c'est sûrement ça, le bonheur : un état d'ébriété qui caresse chaque chose tandis que paix et satisfaction émanent de tout ce que le regard perçoit. Certes, il gâchait souvent avec des remarques stupides les moments où il aurait été préférable de se taire et de respirer. Il se vantait de choses que tout homme normal aurait tues. Marko apparaissait fait de banalités, une sorte de construction branlante enchevêtrée dans des schémas petits-bourgeois. Malgré tout, les vagues de colère étaient remplacées par des vagues d'amour, éliminant ainsi tout malentendu, tout doute qu'il ne soit pas la bonne personne. La vraie personne? Qu'est-ce que cela veut dire? C'est insensé. Il l'habitait.

Les employées de la réception sourient en même temps à l'arrivée des nouveaux clients. Marija s'approche de la fenêtre. Là, sur cette place dont elle avait été incapable de retenir le nom, ils s'étaient embrassés par une nuit chaude de septembre. Ils venaient de quitter le café Miró. Comme enivrée, elle marchait à côté de lui. L'angoisse de l'horrible journée où elle avait accompagné son amie à l'aéroport, la solitude et la tristesse de la chambre d'hôtel où elle était retournée, la vacuité, le vide dans son âme, tout avait soudain disparu.

Tout avait commencé de façon inattendue, ce même jour, par la sonnerie du téléphone portable. Un numéro de Belgrade, inconnu. Après quelques secondes d'hésitation elle avait répondu. Une voix agréable. Lentement, l'image de l'homme qui se trouvait derrière elle dans la

file d'attente devant le consulat hongrois lui apparaissait. Oui, oui, elle se souvient. Mais où a-t-il eu son numéro ? Il l'a vu sur le formulaire qu'elle tenait dans sa main. Elle avait ri. Comment ça, où elle est ? À Budapest. Elle ne connaît pas le nom de la rue mais elle sait que ce n'est pas loin de la gare Keleti. Prendre un café ? Où est-il ? Lui aussi est à Budapest. Elle avait réfléchi quelques instants. Oui, elle sait où se trouve la rue Váci. Comment ? Vörösmarty ter. Elle ne retient pas les noms. Elle consulte sa montre. Bien, à 17 heures, sur la place devant Gerbeaud. *Vörös... comment dites-vous ? Vörösmarty ter.*

Sur le chemin vers Gerbeaud, pendant le bref trajet en taxi – parce qu'elle a pris un taxi comme elle le faisait toujours, sans tenir compte des indications et des conseils pour arriver à destination, dont il l'avait inondée à la fin de leur conversation – Marija a ressenti l'excitation que provoque l'appel longtemps attendu de quelqu'un qui lui serait plus qu'agréable. Bien sûr, l'apparition de la personne inconnue de la file devant le consulat hongrois ne représentait qu'une bouée de secours, jetée dans le tourbillon d'une journée horrible qu'il fallait éloigner rapidement de l'instant présent, pousser sur la pente de l'oubli.

Elle l'avait aperçu dès sa descente du taxi et s'était dirigée vers une petite rue qui, selon le taxi, menait à Gerbeaud.

— Je savais que vous alliez descendre ici, après c'est une zone piétonnière, lui avait-il dit en lui tendant la main.

— Parce que tous les chemins mènent ici ?

— On peut aussi s'approcher du côté du Danube, mais j'étais sûr que vous viendriez de ce côté. Je savais que vous alliez prendre un taxi.

— Comment le saviez-vous ?

— Vous avez coupé court au moment où j’essayais de vous expliquer comment venir en métro...

— Dans une ville inconnue ? Vous me faites rire. J’ai déjà du mal à me débrouiller à Belgrade.

— Pour bien connaître une ville, il faut prendre le tramway, le bus, le métro...

— Je viens de vous dire que je n’ai même pas réussi à connaître Belgrade alors que j’y vis depuis ma naissance... Par ailleurs, je n’ai pas vraiment envie de connaître Budapest. Du moins, pas cette fois-ci.

— Je ne voulais pas dire en touriste...

Mais de quoi parlons-nous, se dit-elle. J’aurais dû rester à l’hôtel. Je vais m’en débarrasser rapidement.

Cependant, non seulement elle ne s’en était pas débarrassée mais, après avoir pris le café chez Gerbeaud, elle avait accueilli avec impatience sa proposition d’aller dîner au café Miró à Buda. Il lui avait discrètement annoncé que la station du bus n° 16, qui se trouvait juste en face, les emmènerait directement à la place principale de Buda. Il avait aussi prononcé le nom de la place. Elle avait ri intérieurement. Le chemin le plus direct ? Est-il normal ? Elle lui avait dit qu’à Belgrade elle prenait chaque jour le numéro 16 à Karaburma, où elle habitait, pour se rendre au centre-ville. Elle s’était aussitôt étonnée des mots qu’elle venait de prononcer. Cela ne lui arrivait jamais. Ces choses-là n’existaient tout simplement pas pour elle. Mémoriser les lignes de transport en commun de la ville, les adresses des hôtels, s’arrêter à tous les coins de rue, évoquer, renseigner. C’était vraiment un spécimen ! Mais il l’attirait, c’était clair. Peu à peu, elle se sentait

de plus en plus proche de cet homme qui, en énonçant des données à première vue insensées, bâtissait un ordre supérieur, instaurant des liens invisibles pour un regard superficiel.

Pendant le trajet d'un quart d'heure dans le bus n° 16 qui allait à Buda, Marija avait appris que sa connaissance, Marko Kapetanović, n'avait pas de profession. D'abord, des études de médecine rapidement abandonnées, puis de philosophie et, enfin, une licence de littérature mondiale. Il avait dit cela en passant. Bien plus important était le fait qu'il y avait, «juste derrière la place», un service de réparation de machines à écrire. Oui, il avait vécu un certain temps à Budapest. Le loquet est levé. Il ne dit pas pourquoi, quand, ni avec qui. En revanche, il parle d'un détail bizarre, son oncle avait un atelier de réparation de machines à écrire, rue du 29-Novembre.

— Vous passiez au moins deux fois par jour devant son atelier, près du restaurant Bled.

— Pardon ?

— Le numéro 16 passe par là.

— Ah oui. Tout à fait.

— Juste devant se trouve la station du bus.

— Intéressant. Est-ce que l'oncle était venu à Budapest pour rendre visite à la concurrence ?

— Jamais. Il avait la flemme de voyager.

Et elle reconnaît déjà le large sourire. Elle s'y glisse. À peine deux heures ensemble et elle a l'impression que des journées entières se sont écoulées.

— Avez-vous d'autres données sur votre oncle ?

— On pourrait en écrire des livres. J'ai été élevé par ma tante et mon oncle. Ma mère est morte à ma naissance. Mon père est parti en Autriche. Je le voyais plus rarement que les années bissextiles.

C'était donc ça ! Il avait grandi dans une maison de poupée. Il transportait tout avec lui. Un théâtre itinérant. Il évoque son oncle en train de crier sur les objets. Quand il est pressé et que les objets ne lui obéissent pas, par exemple, un bouton de sa chemise qui lui résiste ou son lacet de chaussure qui fait un nœud, il discute, se met en colère, jetant les objets autour de lui. Puis une autre voix, malgré elle, dit qu'étant petite elle gardait dans ses poches les billets de cinéma périmés.

Marko lui adresse un regard complice.

— Je l'ai fait aussi. Je gardais non seulement les billets de cinéma mais aussi chaque petit papier qui me tombait sous la main. Encore aujourd'hui, je me débarrasse difficilement d'un emballage. Je mets longtemps avant de jeter une boîte à chaussures.

— Vous pouvez les mettre dans un sac. Ce n'est pas la peine de prendre la boîte dont vous avez du mal à vous séparer.

Je dis de nouveau des bêtises. Comment est-ce que je me suis fourrée dans ce séminaire sur l'emballage ?

Le bus avait ralenti dans les virages à l'approche de la forteresse.

— Nous descendons à la prochaine station. Rapprochons-nous de la porte.

Il avait insisté pour qu'ils sortent par la porte de devant et elle avait remis à une autre fois l'explication de cette stratégie. Et elle avait ri en son for intérieur. Il y aurait difficilement une prochaine fois.

Sur la place, devant l'église, une foule importante entourait un jeune homme au visage basané et à l'expression indéchiffrable. Devant lui, sur le trottoir, trois boîtes

d'allumettes sur un morceau de feutre vert. Penché au-dessus, il les manipulait avec habileté. La petite boule disparaissait sous l'une d'elles. Près de lui se tenaient deux autres hommes qui lui ressemblaient. Ils donnaient l'impression de se disputer. Leur victime, un Japonais, n'a pas tardé à perdre un billet de dix mille forints. Ensuite, quelqu'un dans la foule a réussi à trouver la petite boule et a gagné dix mille forints. Tout semblait explicite, puis une autre victime, un touriste, a décidé de jouer.

— Cela ne se produit plus depuis des années à Belgrade, dit Marko. Mais ici les bonneteurs sévissent allègrement. À Vienne, c'est encore pire.

— Il faut bien qu'ils vivent de quelque chose, dit Marija.

— D'escroquerie ?

— Si les bonneteurs étaient les seuls à le faire, nous vivrions dans un paradis.

— Je n'approuve pas ces histoires. Savez-vous qu'à Vienne le nombre des cambriolages a doublé depuis que les Roumains et les Bulgares sont inscrits sur la liste verte de Schengen ? Les bonneteurs sont partout. Dans le métro, des armées de pickpockets.

— Je les plains vraiment, dit Marija en souriant.

— Vous êtes une gauchiste ?

— Je suis plutôt logique. Il s'agit d'un simple échange de capital. Qui cambriole qui dans les appartements ? Avez-vous vu le regard des personnes qu'un idiot en uniforme fait descendre du train ?

— C'est à moi que vous le demandez ? Cela fait plus de dix ans que je voyage dans cette région et je sais bien de quoi vous parlez.

— Alors, pourquoi vous souciez-vous tant de ceux qui sont à l'intérieur du mur de Schengen? Qu'ils payent déjà les taxes! Le péché est héréditaire. On ne peut pas l'effacer d'un revers de main.

— Certaines règles doivent exister.

— C'est justement le problème, car il n'y a que quelques règles qui existent. Et quand il n'y a que quelques règles, il est normal que nous ayons des bonneteurs et des pickpockets, toute une ménagerie qui sévit dans cet espace que vous connaissez si bien. Et que faites-vous dans cet espace?

— J'écris un livre sur le voyage à travers l'Europe de l'Est.

— Quelle sorte de livre?

— Des conseils pratiques, comment éviter les situations désagréables.

— Vous plaisantez?

— Pas du tout.

— Vous pensez vraiment qu'on peut éviter des situations désagréables? Quelles sont-elles? Que les pickpockets vous fassent les poches?

— Savez-vous que sur les routes de Hongrie et d'Ukraine sévissent de faux policiers? À Budapest, ils guettent les touristes devant les hôtels, leur demandent leurs papiers et...

— Oui, j'ai entendu cent fois ces histoires. Et alors? Vous les empêcherez d'agir? Je ne peux pas le croire.

— Dans chaque guide étranger sur Budapest, vous avez des conseils et des recommandations...

— Comment éviter ces faux policiers?

— Il n'y a rien de mal dans tout cela.

— Il n’y a pas de mal, mais c’est insensé. Et donc, vous avez commencé par ces petits criminels qui ne sont que la conséquence d’une imposture à un niveau bien supérieur.

— Je l’ai bien dit, vous êtes une gauchiste.

— Et c’est vous qui allez créer un monde sans inconvénient ? Je n’aimerais pas vivre dans un monde si ordonné.

— Vous exagérez. On retourne sur la place ?

— Pourquoi ?

— Pour que vous essayiez, vous aussi, de trouver la petite boule cachée.

— Écoute, jeune homme, avait-elle dit en s’arrêtant juste pour voir quel effet avait produit son passage au tutoiement. (Marko avait ri et lui avait pris la main.) Je sais bien que la petite boule est une escroquerie. Mais les petites boules sont partout autour de nous. Quand tu vas à la banque pour ouvrir un compte, quand on te promet des primes d’assurance, quand tu vas voter, ce ne sont pas des petites boules cachées dans une manche ? Je ne suis pas contre le règlement, mais je ne supporte pas l’hypocrisie. On va nettoyer la rue des pickpockets pour continuer de faire fonctionner la petite boule au niveau supérieur. C’est à cause de la petite boule que nous poireautons devant les consulats. Ce fichu visa est la petite boule que nous chassons.

— Tu voudrais l’éliminer ?

— Pour commencer, je ne dois pas me mentir à moi-même en pensant qu’elle est uniquement dans la rue. Elle n’est que la dernière sur la liste. Lorsqu’elle disparaîtra de l’administration, des accords internationaux, de la haute politique, elle disparaîtra aussi de la rue.

— Je crois que tu as raison, mais il faudra attendre deux mille ans. En attendant on pourrait peut-être aller dîner.

— C'est le Miró, avait dit Marija en apercevant le café avec son grand store au coin de la rue. Quel endroit magnifique! Tu connais vraiment cette ville.

Ils s'étaient installés contre la vitre de la terrasse du café, mais comme elle était ouverte ils s'étaient retrouvés pratiquement sur la place.

— Tu restes combien de temps à Budapest? avait-il demandé.

— Je rentre demain.

— Dommage. J'aurais pu te faire visiter la ville.

— Je ne suis pas venue en touriste. J'ai accompagné ce matin une amie qui partait en Amérique.

— Quelle est cette amie qu'il fallait accompagner jusqu'à Budapest?

— Il s'agit d'un voyage particulier.

— Ça veut dire quoi?

— Ça veut dire... (Marija sentit son menton trembler légèrement et elle attendit que son assurance revienne.) Ça veut dire qu'elle partait pour toujours. En plus du soutien moral, elle avait besoin que je l'aide pour ses affaires. Et j'en ai profité pour bouger un peu de cette prison d'État. Et toi, que fais-tu ici?

— Je m'accompagne moi-même.

Marija avait ri.

— Voilà une bonne chose! S'accompagner soi-même.

Ils avaient commandé une bouteille de vin blanc et des lasagnes.

— Maintenant, raconte-moi comment on s'accompagne soi-même.

— Tu déplaces la petite boule devant toi, jusqu'à ce que tu en aies assez. Et tu la trouves toujours.

— Je te le demande sérieusement.

— Je te réponds sérieusement.

— Bien, Marko...

Son nom prononcé de sa voix nasale avait fait vaciller, un instant, tout le paysage. Une bouffée d'intimité. Le chœur antique annonce ce qui va suivre. Qu'est-ce qui pourrait suivre? Quelle pourrait être la suite? Car l'histoire existe, elle n'est pas écrite, mais elle existe. Dans de nombreux horoscopes improbables, si différents les uns des autres. Mais cette semaine, ils sont unanimes : amour – jeudi, une connaissance qui peut se transformer en relation.

Alors le doute s'insinue. Mais demain, dans un mois. Dans un an. Jusqu'au bout du monde et du temps. Un instant de douce appréhension devant l'inconnu. Lentement, les ponts-levis s'abaissent, les portes s'ouvrent. Des inconnus surgissent des rues adjacentes, protagonistes d'un passé qui peut aisément être le sien, avec ses sédiments d'hypothèques et de fonds noirs, de passions et d'euphories, de promesses et de tromperies. Tout cela sera déclaré inexistant par le réviseur nommé le Temps, tout sera nivelé et retouché, il placera la petite boule sous la boîte d'une vie commune future. Alors qu'eux, sur la terrasse du café Miró, continuent à se balancer comme les bateaux dans un port, dans la baie des habitudes et des considérations apparemment irréciliables. Pendant la nuit, on ne sait pas laquelle ni pourquoi, il y aura un fort anticyclone, la température montera, annonçant une période de beau temps stable. Alors tout sera possible, même le changement du lieu d'ancrage.

— Tu m'entends? Où es-tu parti?

— Je m'accompagne, dit-il en souriant.

Marko regarde à travers ce doux visage aux rides à peine visibles. Le passé va seulement commencer

à s'inscrire sur cette blancheur. Les paupières vont s'assombrir, les pupilles connaîtront la confusion causée par les dioptries plus fortes. Malgré cela, il ressent une douce joie. La sagesse du crépuscule. Sans douter du lendemain. Il lui avait dit quelque chose, oui, c'est comment s'accompagner soi-même. Elle avait répondu par une blague, sans s'attarder sur le fait, énoncé en passant, qu'il avait son père en Autriche et aussi un fils de cinq ans. Il n'avait rien reçu en échange. Des joueurs d'échecs, chacun avec sa combinaison, là, attablés au café Miró, à Buda. L'ouverture venait de commencer. Ou bien, se l'imagine-t-il? Il avait encore au moins deux scénarios pour cet après-midi. Il avait commencé par le moins probable : que la jeune femme de la file d'attente devant le consulat hongrois soit à cet instant à Budapest. En admettant que ce soit possible, la probabilité qu'elle soit seule et qu'elle accepte la rencontre était nulle. Mais c'est justement ce qu'il s'est passé. Il sait bien que cette rencontre n'aurait pas eu lieu s'il n'y avait pas eu cette séparation douloureuse. Peu importe, elle est maintenant là, moins par curiosité que pour combler le vide causé par le départ de son amie en Amérique. Cependant, il ne faut pas sous-estimer la curiosité. Et l'impression qu'il a laissée, sans laquelle elle n'aurait pas accepté sa proposition de passer du Gerbeaud au Miró. Une rime prometteuse : du Gerbeaud tumultueux au Miró silencieux.

À cet instant, ils échappent à leur quotidien, ils le savent tous deux. Ils ne sont que des invités dans une représentation, prêts à ne pas tenir compte de faits qui, dans d'autres circonstances, auraient pesé et mérité qu'on les prenne en considération. C'est un autre esprit qui les guide dans ce jeu qui prend de l'importance. Les premières fissures sur les murs de leur quotidien sont déjà visibles,

forment des lignes, indicatrices d'un nouveau relief. Ou bien tout cela n'est que le fruit de l'imagination, comme le pêcheur qui observe l'eau, en essayant de deviner la position des poissons dans les sombres profondeurs.

Le long crépuscule de l'été ralentit le temps. L'éclairage de la rue sur fond de ciel pâle prolonge la durée de l'entracte qui se déroule entre deux personnes inconnues. C'est cet instant où l'on pressent que tout le chemin parcouru avait du sens, car voici enfin la rencontre qui met *ad acta* les angoisses et les mécontentements du quotidien, voici quelqu'un qui peut changer le déroulement du jeu par une nouvelle distribution des cartes. On a tiré un trait, la dette est effacée. De l'obscurité de l'inexistence a surgi l'âme proche dont la place était vide depuis toujours. La présence des autres n'avait pas entamé son absence. Chaque mot prononcé ou une pensée tue dont la trace reste dans un mouvement de la main, un sourire, une intonation, un cillement des yeux, retrouve sa juste place, les cases des mots croisés se remplissent à grande vitesse, et il n'existe pas de barrière qui puisse empêcher le rapprochement de deux êtres qui se sont reconnus. Ces rencontres relèvent d'une réaction chimique. Et on oublie qu'auparavant il y a eu de telles rencontres qui brûlaient aussi de la flamme de ce qui est irremplaçable. Ce qui s'annonce sera fait de cette même matière.

Quelle constellation avons-nous ce jeudi soir de septembre? Lui, au fond du trou, essaye une fois de plus de donner de solides structures à sa vie, d'en finir avec les années incertaines. Elle, vers la fin d'une liaison qui s'effrite au fil des séparations ponctuelles, mais dure pourtant et se maintient grâce à la gravitation décennale de vie commune. À cet instant, ils s'encouragent mutuellement à tirer les loquets du passé.

Des marins à l'approche d'une nouvelle terre. Des comploteurs qui tombent amoureux. Maintenant – nous les observons à travers une longue-vue à bonne distance, dans les bras imaginaires d'une mer où toutes les possibilités sont égales –, la terre grossit. Peut-être n'est-ce pas une île mais tout un continent sur lequel naîtra une nouvelle civilisation. Chacun voit à sa façon. Ils ne sont qu'au début et ils respirent à pleins poumons. Le doute trouve facilement le refuge où il peut prendre toute forme. La pensée est libre des cordes qui la liaient à la vie précédente. Elle met les voiles. Elle quitte le port. D'abord lentement, en proie au doute, puis de plus en plus vite et insouciant, portée par les puissants courants d'un nouveau départ. Elle se nourrit de la fatigue de la vie précédente, de la décision de changer la géographie.

Une navigation encore fortement déterminée par les expériences précédentes. On navigue suivant les vieilles cartes vouées à être modifiées. Pas pour assurer la navigation en cours, mais comme appendice de la future expérience, quand ils vont se retrouver de nouveau seuls, les voiles déployées vers un infini prometteur.

En cet instant ils ne pensent pas à tout cela. Car on n'y pense pas lorsqu'on repousse le passé pour quelque temps. Il n'existe que le désir de changer le cap. Et les nuages des illusions. Plus tard surgissent les omissions – les rochers qu'il est difficile de contourner. Tant de choses inscrites, tant de vieilles positions sur de nouvelles cartes. Une liste de plus en plus longue de factures impayées. Des albums où il y a plus de places vides que de photographies. Un passé brûlé. Les cendres, depuis longtemps éparpillées, tombent sur la nouvelle scénographie. Les traces durent. Le recyclage est le principe de tout commencement.

Les voilà maintenant au même endroit, cinq ans plus tard. Hôtel Kulturinnov. Retour sur le lieu du crime. Une cour déserte. Un silence monacal. Rien n'a changé depuis la célébration du premier anniversaire de leur rencontre.

— La chambre n'est pas encore prête. On va laisser nos bagages à la réception et on reviendra dans une heure, — la voix de Marko la fait sursauter.

— Je suis si contente. J'adore cet endroit. (Elle se penche à la fenêtre pour regarder la cour). Dans quelques années, ce sera racheté par un mafieux qui y flanquera une construction au goût du jour, et la nuit coûtera cinq cents euros.

— On va se promener ?

— Bien sûr, chéri. (Elle prend sa main et l'embrasse sur la joue.) Je suis vraiment contente, répète-t-elle. Ce serait peut-être mieux que tu ailles seul à la promotion. Je voudrais me reposer, pour être en forme ce soir. Le dîner est à quelle heure ?

— À 20 heures. Restaurant *Apetito*. Il se trouve au rez-de-chaussée, mais l'entrée n'est pas sur la place, elle est dans la rue d'à côté, en face du Hilton.

— Tu as déjà tout inspecté, je n'en doute pas.

— On peut maintenant acheter un carnet pour le transport, celui qui couvre trois jours.

— On l'achètera demain, chéri. Pourquoi cette impatience ?

— Demain, c'est dimanche. Tout sera sans doute fermé.

— On prendra un taxi.

— On ne va tout de même pas se promener dans Budapest en taxi? Pour ton information, seuls City, Buda et Főtaxi sont acceptables. Tous les autres sont des voleurs. J'ai demandé à un chauffeur...

— Qu'est-ce que tu lui as demandé?

— Si quelque chose avait changé.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Les numéros sont les mêmes, le 1 et six 2 pour City, le 2 suivi de six 3 pour Buda taxi, et sept 2 pour Főtaxi.

— Tu as tout retenu.

Il ne perçoit pas l'ironie et il continue :

— Jamais héler un taxi dans la rue, toujours téléphoner.

— Bien, nous voilà rassurés. Il ne nous reste plus qu'à acheter ces foutus tickets et nous allons pouvoir souffler.

— Pourquoi te fâches-tu?

— Comment ne pas se fâcher. Tu es passé maître dans l'art de créer de l'agitation. Pourquoi devons-nous tout prévoir? Je pourrais avoir de la température demain et être obligée de rester trois jours dans la chambre. Alors, à quoi bon les tickets dès aujourd'hui? À quoi bon cette agitation?

— Bien. Je ne le ferai plus.

— C'est ce que tu dis toujours. Mais tu n'en fais qu'à ta tête.

Une fois sur la place, ils se dirigent à droite, vers le café Miró. Le soleil d'avril fait fondre le froid et les ombres des maisons. Il est presque 11 heures. Ils passent près du café où leur histoire a commencé.

Je suis sûre qu'il se souvient même du nom du vin que nous avons bu, se dit Marija. Et aussi du montant de la note. Peut-être aussi de la tête du serveur? Son cerveau doit être un sacré foutoir!

Ils arrivent sur un plateau d'où le regard embrasse l'autre côté de Buda, les larges pentes et collines couvertes d'arbres fruitiers en fleurs.

— En bas se trouve Krisztinaváros.

— Tu me l'as dit il y a six ans.

— Tu n'as pas oublié ?

— Non. J'avoue, ce n'est pas parce que j'ai fait un effort, mais à cause de Kristina que j'avais accompagnée ce jour-là à l'aéroport pour son départ en Amérique. Je ne comprends pas pourquoi elle ne correspond plus avec personne depuis qu'elle a quitté Boston pour la Californie.

— Elle a définitivement coupé les ponts avec le passé, elle est partie pour toujours. Moi, je n'ai pas réussi à faire cela.

— Parce que tu n'as pas voulu ?

— C'est faux. Je voulais, mais je ne suis pas parti suffisamment loin. La nouvelle vie n'a pas pu prendre racine.

— Je pense que ça n'a rien à voir. Comme si on devait partir pour mettre un point. Toi, tu flottes tout simplement à travers la vie. De la même façon que tu marches dans la ville. Acheter d'avance des tickets pour trois jours, s'arrêter là où quelqu'un avait fait quelque chose avec quelqu'un. Tes projets sont ridicules. En réalité tu n'as pas de projet dans ta vie. Le carnet de tickets pour trois jours n'est qu'un prétexte pour dire que tu projettes quelque chose. Peut-être pour trois jours, mais pas plus. Là est le problème. Tout ce que tu fais, ce n'est pas pour découvrir, comprendre ou changer quelque chose, mais pour brouiller les pistes.

— Tu es de mauvaise humeur aujourd'hui.

— Ce n'est pas vrai. Tu le sais bien. Mais j'en suis fatiguée. Tu es comme un puits dans le désert, un puits qu'il faut déblayer chaque jour sous les couches de sable. Si je saute une journée, tu te bouches.

— Et alors ?

Il l'attire vers lui sans tenir compte des passants, comme toujours d'ailleurs, en la regardant de telle façon qu'on comprenait aisément que le pas suivant était celui qui mène au lit.

— Et alors ? (Sa voix devient gémissante et, comme toujours, elle sent une vague monter dans son ventre.) Alors rien.

Elle l'embrasse, elle a du mal à séparer ses lèvres de sa joue.

— Retournons à l'hôtel. La chambre devrait être prête.

Ils restent collés l'un à l'autre tandis qu'un groupe de touristes retraités se sépare en deux, comme l'eau de la rivière autour d'une île, trop essoufflés pour remarquer le couple enlacé sur le trottoir.

— Tu sais combien je t'aime ?

— Je sais.

Ils retournent à la réception de l'hôtel. Marija s'approche de la fenêtre et s'assoit dans un fauteuil. Il n'y a qu'une seule employée à la réception. Son sourire suggère quelque chose d'important. Marija n'attache pas d'importance à la conversation de Marko avec cette femme vêtue d'un blazer bleu, on dirait une contrôlease de train. Elle remarque seulement qu'ils entrent, un instant, dans une pièce derrière la réception. Il est maintenant dans son élément, il mène une de ces conversations qu'il préfère, devine Marija. Elle en connaîtra les détails plus tard, il lui sortira des absurdités à un moment de la journée, il la surprendra par une information dont personne n'a besoin.

Marko porte la valise et le sac, la femme explique quelque chose en désignant une porte. Marija l'entend dire : « Vous pouvez prendre l'ascenseur. » Marko s'arrête, pose les bagages et s'approche de Marija.

— Ce n'est pas notre hôtel. L'éditeur nous a réservé une chambre en face, au Hilton.

— Je ne comprends pas. C'est quoi ce « Hilton », tout d'un coup ?

— Ils ont réservé au Hilton, mais je n'en ai pas été informé. Que veux-tu que je fasse ?

— Et tu as accepté sans m'en parler ?

— Allez, tu ne vas pas me faire une scène. Il est presque 11 heures et demie, et je suis pressé. Dans une heure et demie je dois être au Salon.

— Je m'en fiche ! Ça ne va pas la tête ? Pourquoi tu ne leur as pas dit que nous restions ici ?

— Il semble qu'il n'y ait pas de place ici pour trois jours.

Marko se tourne vers la réceptionniste qui se tient près de la porte en attendant leur départ.

— Tu mens ! Ça fait deux mois que je me réjouis de venir ici, et maintenant il faut aller dans un Hilton. Tu crois que ça m'impressionne ?

Elle se lève et suit Marko. La réceptionniste les attend devant l'ascenseur. Elle sourit et leur dit qu'il y a un passage au rez-de-chaussée pour se rendre au Hilton. La porte métallique se referme et l'ascenseur démarre pour s'arrêter quelques instants plus tard.

— Nous sommes coincés ! s'écrit Marko pris de panique. (Il appuie sur les boutons, l'un après l'autre.) Pourquoi tu me fais ça ? répète-t-il d'une voix saccadée.

— Allez, calme-toi. Appuie de nouveau sur « rez-de-chaussée ».

— Ça ne marche pas!

Il ouvre la porte intérieure et tape fort plusieurs fois sur la vitre de la porte extérieure. La silhouette de la réceptionniste apparaît au fond du couloir. Elle parle en anglais.

— Qu'est-ce qu'elle raconte?

Le visage de Marko est pâle. Une sueur froide coule sur son front et ses joues.

— Pas de panique, dit Marija d'une voix calme. Elle va chercher quelqu'un pour nous sortir de là.

La silhouette sombre de la réceptionniste disparaît de l'écran trouble de la porte extérieure.

— C'est à cause de toi! Moi, je n'aurais jamais pris l'ascenseur pour descendre d'un étage. Jamais! Surtout pour descendre. Qui sait combien de temps nous allons rester coincés ici.

— Mon chéri, ça fait six ans que nous sommes coincés. Et on n'est pas bien?

— Oh, la bonne blague, vraiment!

— Eh, pas de panique! On va attendre une dizaine de minutes et quelqu'un viendra nous sortir de là. Qu'est-ce que tu as?

Marko s'essuie le visage avec un mouchoir.

— J'ai une folle envie de pisser.

— C'est une suggestion mentale : c'est parce que tu ne peux pas que tu en as envie.

— Ton explication ne me facilite pas les choses.

— N'y pense plus et ça va s'arrêter!

— À quoi penser?

— Au Hilton. Comme on sera bien dans cette cage.

— Marija, encore? Tu me tues. Comme si c'était moi qui avais voulu aller au Hilton.

— La question n'est pas si tu le voulais ou non, mais que tu n'as même pas pensé à me le demander. À m'informer en une seule phrase qu'il y avait un changement. Eh bien non, il a attrapé les bagages et en avant. Je ne suis pas un objet!

— Excuse-moi. Voilà, je n'y ai pas pensé.

— Tu mens! Tu es content d'aller au Hilton.

— Tu sais que ce n'est pas vrai.

— Si!

— Au téléphone je leur ai dit que je voulais être au Kulturinnov.

— Et comme c'est le Hilton tu n'as rien contre.

— Est-ce que quelqu'un va enfin venir? Je vais être en retard à la promotion.

— C'est celui d'en haut qui t'envoie un message. Tu n'as pas compris?

Soudain, l'ascenseur démarre, alors que Marko a encore le dos appuyé contre la porte intérieure. Son visage reflète le soulagement.

— Oui, il m'envoie un message.

Une fois au rez-de-chaussée, Marko attrape les bagages et d'un pas rapide sort dans la rue. Il s'arrête un instant, se tourne vers Marija et lui adresse un sourire de réconciliation.

— Ma chérie, je te prie de m'excuser. Il ne faut pas que ce malentendu nous gâche le voyage que nous avons tant attendu.

— Tu ne comprends pas? Il ne s'agit pas d'un malentendu.

Marko regarde sa montre.

— Je me fiche que tu sois en retard. Tu crois que tout va se passer comme ça ? Ça fait six ans que je vis avec un célibataire. Maintenant ça suffit. Nous ne pouvons pas vivre ensemble, c'est clair. C'est fini !

Derrière eux, quelqu'un ferme bruyamment la porte de l'ascenseur. Ils se retournent tous les deux. Au fond du couloir ils aperçoivent la réceptionniste.

— Tout droit, crie-t-elle, indiquant de la main la direction du Hilton.

Marko lui répond en agitant la main. Il reprend les bagages et se dirige vers l'autre côté de la rue.

— Qu'est-ce qu'elle a cette femme ? demande Marija.

— Elle est tout simplement aimable.

— On peut vraiment tout te vendre, à toi !

Devant le Hilton un garçon en livrée s'approche de Marko. Il prend les bagages et les pose sur un chariot.

— Lui aussi, il est aimable, dit Marija.

— Arrête enfin, dit Marko en chuchotant.

Ils entrent dans le hall. À la réception, Marko remplit le formulaire. Le garçon se tient discrètement à un pas derrière lui. Puis il disparaît.

— Ce cirque m'énerve horriblement, dit Marija dans l'ascenseur qui monte au quatrième étage. Tout me dégoûte. Ce garçon, dès qu'il a entendu le numéro de notre chambre, s'est immédiatement précipité pour monter nos bagages. Je ne comprends pas cette organisation. Il n'aura pas son pourboire. Ce qui est impossible. Il a sans doute une autre stratégie.

— Ici, les ascenseurs ne tombent pas en panne.

— Eh, de quoi parlons-nous depuis ce matin ?

À cet instant la porte de l'ascenseur s'ouvre. Ils sortent et se dirigent vers leur chambre.

— Que veux-tu dire ?

— Que chaque atmosphère a sa raison d'être. Que chaque système a des effets qui lui sont propres, c'est cela que je veux dire.

Marko s'arrête au croisement de deux couloirs, se retourne et, apercevant la flèche avec le numéro recherché, il tourne à droite.

— Nous sommes du côté du Danube.

— C'est-à-dire ?

— Notre appartement donne sur le Danube.

— Comment tu le sais ?

— Le côté droit de ce couloir est du côté du Danube.

Soudain, le visage radieux, Marija se jette sur son dos, menaçant de le faire tomber.

— Mais tu es un génie, mon chéri ! Non, je ne me moque pas de toi. Je t'adore. Quel sens de l'orientation ! Dans ce labyrinthe, tu sais où nous nous trouvons par rapport au monde extérieur. Maintenant, est-ce que tu sais t'orienter de l'extérieur vers l'intérieur, mais ça, ce sera pour une autre fois.

— Le voilà, dit Marko en apercevant le groom qui sort de l'appartement au bout du couloir.

Le jeune homme pousse sur le côté le chariot avec les valises. Il sourit. Marko lui glisse un billet de deux cents forints. Marija est déjà dans la chambre. Elle s'approche de la fenêtre et essaye de l'ouvrir.

— Cette chose ne veut pas s'ouvrir. Appelle-le !

— Il est parti, dit Marko en fermant la porte.

— Je ne supporte pas la climatisation. Appelle-le pour l'arrêter et ouvrir la fenêtre.

— Je vais m'en occuper, pas de panique !

Il trouve sous la fenêtre le thermostat, le tourne complètement à gauche. Puis il tire sur la poignée de la fenêtre. La vitre bouge d'à peine dix centimètres.

— Impossible de faire plus.

— Nous voilà dans un aquarium, c'est vraiment réjouissant! Je vais te tuer, je te le jure, avant d'étouffer.

— Regarde cette beauté. Nous avons la ville entière devant nous. Pest dans notre main. Le Danube, les ponts, tout tient dans cet écran.

— Pourquoi m'as-tu amenée ici?

Les yeux remplis de larmes elle s'écroule impuissante sur le lit.

— On ne va tout de même pas gémir pendant trois jours?

— Non, on va chanter les louanges des multinationales qui fascinent les nouveaux riches. Tu devrais avoir honte de m'avoir amenée ici! N'essaye pas de me toucher, et va, dépêche-toi, à ta chère séance de promotion. N'oublie pas de dire à l'éditeur que nous sommes ravis, ainsi empaquetés derrière l'écran. Nous n'avons plus besoin de rien. Et ne me réveille surtout pas à ton retour.

Marko ouvre la valise et range les affaires dans l'armoire. Marija reste couchée, la tête enfoncée dans l'oreiller. Elle a envie de pleurer fort, mais elle se retient, elle attend le départ de Marko. Elle écoute le bruit de ses mouvements et sait exactement ce qu'il fait en ce moment. Bien que pressé, il va d'abord défaire sa valise et ranger les objets à leur place. Sinon, il serait perdu. Pas une journée sans s'appuyer sur ses habitudes. D'où sa panique dès qu'il arrive quelque part. Il doit immédiatement retrouver son quotidien, bien qu'ils aient entrepris le voyage pour se libérer des obligations quotidiennes. Tel un scout, il visite les environs pour trouver l'endroit idéal où il retournera le lendemain, pendant qu'elle dort encore, pour prendre le premier café du matin. Trouver un magasin ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ou du moins jusqu'à minuit. Le fait que tout ce qu'il souhaite se trouve à portée de main le rend calme et content. Prévenir les situations désagréables. Car même la pile usée de son réveil, dont il ne se sépare jamais, est une annonce de la fin du monde. C'est pourquoi tout est soumis à l'instauration d'un ordre provisoire, comme s'ils n'avaient pas bougé de chez eux, ils traînent derrière eux la scène – un groupe d'acteurs itinérants qui joue toujours la même pièce jusqu'à l'épuisement.

Où qu'ils aillent, il réussit, en une heure, à quitter l'hôtel au moins cinq fois, pour repérer les environs, progressant à chaque fois d'un pâté de maisons. Il revient comme un chasseur avec sa proie dont personne n'a besoin. Elle a refusé de l'accompagner à Saint-André et à Korvinov Sokak où, en 1956, ont eu lieu les combats contre les chars russes. Elle veut se reposer, profiter de chaque heure, sans projets ni obligations. Mais il semblerait que ce soit chose impossible avec lui. Il n'est pas programmé pour le plaisir. Ça fait des années qu'elle le pense. Il ne se rend pas compte qu'il s'est installé. Il ne sait et il ne peut pas faire autrement. En réalité, il en éprouve un grand plaisir. Services itinérants, SOS Médecins, toutes les prestations à portée de main. Comme s'ils n'étaient pas en voyage. Ou alors, elle se trompe ? Il voyage pendant tout ce temps comme s'il ne voyageait pas. Il dissimule les voyages sous l'ordre rigoureux des habitudes qui s'installent où qu'il se trouve.

À présent, il y a un problème, il doit se rendre au Salon, alors qu'il n'a pas inspecté les environs. Comment va-t-il affronter un nouveau jour sans les artifices des habitudes ? Mais d'ici ce soir il aura assez de temps pour marcher

dans les rues de Buda, et corriger les vieilles cartes. Pour revenir dans la chambre et pour faire du bruit. Pour agrandir la collection des chemins les plus courts menant à des destinations absurdes.

Si les pensées étaient visibles, elle aurait pu voir, à cet instant, comme sur une bande de film, des scènes disparates, des explosions d'émotion. Et elle n'aurait pas été jalouse car elle n'aurait jamais vu deux fois le même visage traverser les replis secrets de la fantaisie ni aucune histoire menée à son terme. Elle serait horrifiée par la procession des femmes dans la tête de Marko, les scènes lascives ou les simples annonces d'un rendez-vous. Tout bouge, sans ordre quelconque, dans cet état provisoire de la vie. Car l'ordre est dans les tiroirs et dans les armoires, dans la connaissance des raccourcis et des contournements, là où dans la lumière diurne se déroule la version officielle. Alors qu'ici, dans l'obscurité du subconscient, s'affrontent les résidus, les restes des possibilités annoncées, les loques délavées des relations usées. Un monde en construction sans aucun espoir d'arriver un jour jusqu'au toit.

Marko est dans la salle de bains. Il a disposé les produits cosmétiques sur l'étagère supérieure de la petite armoire. L'étagère inférieure est vide, laissée par courtoisie à Marija. Il se regarde dans la glace. Pleinement satisfait de ce qu'il voit il se parfume le cou. Il jette un coup d'œil sur sa montre. Il est temps de partir. Dans quelques minutes il sera dans le taxi qui avancera lentement dans les rues de Buda. Un vendredi après-midi. Son regard pénétrera dans les appartements du rez-de-chaussée à travers les fenêtres ouvertes. Ainsi il sera à un pas de cet après-midi chaud de septembre, lorsque l'ordre des appels avait déterminé l'instant présent. S'il avait choisi un autre ordre, qui sait

où il serait. Et avec qui. Seul le hasard l'avait conduit dans cette situation. Il avait longtemps hésité quel numéro, des trois, choisir en premier. Il s'était décidé pour la variante la moins réalisable. Il aurait pu faire le contraire, mais il voulait éliminer le plus improbable, réduire l'espace du possible. La femme de la file devant le consulat de Hongrie avait marqué toute sa semaine. Il avait clairement vu les dates. Cette semaine approchait de la fin. C'est pourquoi il avait commencé par elle. Si elle n'avait pas répondu ou si elle avait refusé de le rencontrer, ou si elle n'était pas à Budapest, il aurait appelé Nataša. Il ajoute un peu de parfum sur son cou. En reculant d'un pas, il jette un coup d'œil dans l'entrée. Dans une énorme glace il remarque le reflet du corps immobile de Marija. Elle est couchée, le visage enfoncé dans l'oreiller. Elle dort sans doute. Machinalement, il change l'emplacement des produits sur son étagère à lui mais, l'instant d'après, ce geste hérétique le fait sursauter. Quand Marija se lèvera, elle sera en colère à cause de cette trace d'un ordre qui cache les cadavres dans l'armoire. Il pose des produits à côté du lavabo. Il faut laisser derrière soi un désordre spontané.

Elle entend des bruits venant de la salle de bains. Est-ce qu'il va, enfin, partir ? Je ne suis vraiment pas gâtée. Un laps de temps de quelques décennies. Dans le meilleur cas, encore autant. Et la fin est là, peu importe qu'on ait soixante-dix ou quatre-vingts ans. Ça c'était une vie ! Tu as eu ton moment de gloire, ta brèche dans le temps. Personne n'y est passé avant toi. Et personne, à part toi, n'y passera. Dans cette brèche tu aurais dû sentir ce qui aurait pu se passer, questionner avec tous tes sens les autres corps. Avant que les taches de vieillesse apparaissent sur ta peau. Tant de territoires différents ! Mais le ciel est le

même. Au lieu d'azur et d'espace clair, on ne voit que des nuages bas, sombres. Peu importe s'ils viennent de l'est ou de l'ouest. Prisonniers que nous sommes d'une fausse géographie. Je n'ai rien à voir avec ces physionomies à la une des journaux. Ce n'est pas mon histoire. Et je ne suis pas la seule à demander qu'on la laisse tranquille. Mais ils ne renoncent pas, ne laissent personne sortir de la voiture, ombrageux, ils sèment la peur et l'insécurité partout où ils apparaissent, sur les places ou sur les écrans de télévision. Qui sont ces gens avec lesquels rien ne la lie à part le même passeport ? Elle a parcouru la moitié de sa vie pour enfin comprendre qu'elle n'a rien de commun avec eux. Leur passé est son futur. Il ne lui reste que peu de choses à vivre. Elle aurait dû partir comme Kristina, il y a six ans, lorsqu'ils ont tué encore quelqu'un qui était différent, qui donnait l'espoir qu'on pouvait vivre autrement. Elle se retourne sur le ventre. Tire la couverture sur sa tête. Un agréable engourdissement avant de sombrer. Un petit mouvement seulement – elle serre l'oreiller dans ses bras. La voilà de nouveau au début. Ce serait agréable de refaire ce même chemin. Encore une fois ? La plante des pieds mouillée sur les rochers chauds. L'odeur de la pierre à Buža de Dubrovnik. Le goût salé de sa peau, pour me souvenir d'une ancienne moi. Le bruit de l'eau de la salle de bains. Les vagues s'enfoncent paresseusement dans les cailloux à Banja. Les produits cosmétiques tintent dans la salle de bains... il les range soigneusement. Que pense-t-il en ce moment ? Derrière le mur de séparation, à un mètre ou deux du lit où elle est allongée sous le soleil de l'Adriatique, les yeux fermés.